

Les temps d'une ville, Rodez 1800-2012

The ages of a town : Rodez 1800-2012

Roger Béteille

Docteur ès Lettres, président d'honneur de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron

Mots clés

- ◆ Aveyron
- ◆ dentistry
- ◆ essor de Rodez

Keywords

- ◆ Aveyron
- ◆ dentistry
- ◆ growth of Rodez

Résumé

En deux siècles, Rodez a décuplé sa population, englobant des villages proches, pour devenir un pôle urbain de 55000 habitants, aujourd'hui. Cet essor a été lent, mais constant, reposant plus sur les activités tertiaires que sur l'industrie. Parmi celles-ci, la médecine spécialisée, la chirurgie et les soins dentaires ont connu une réputation grandissante dans un large territoire, dépassant souvent les frontières du département de l'Aveyron.

Abstract

Along two centuries, Rodez has decupled its population, taking in next villages and growing into an urban pole of some 55000 inhabitants, nowadays. This growth has been slow, but continual, founded rather on tertiary activities than on industry. Specialized medicine, surgery, dentistry have known an increasing reputation in a large territory, often beyond the Aveyron's limits.

Devenue la préfecture de l'Aveyron, avec ses 6.000 âmes, Rodez a dû d'abord gagner le respect de ses rivales du département, Millau et Villefranche-de-Rouergue, plus peuplées alors, et être adoptée comme « capitale » locale par les habitants. Puis, en deux siècles, elle est devenue le « Grand Rodez », 55.000 habitants, un pôle important de Midi-Pyrénées, affichant des projets culturels ambitieux par le truchement de l'Enseignement supérieur et du musée Soulages.

Jusque vers 1850 : le temps de la médiocrité

L'arrivée de la fonction préfectorale, avec ses administrations satellites, transforme lentement la vieille cité étroitement liée aux campagnes proches, dans lesquelles les familles dominantes puisent ressources alimentaires et fermages. Ainsi, Rodez gagne de 2000 à 3000 habitants en un demi-siècle, dépassant les 10000 résidents en 1850. Cette performance se révèle somme toute bonne, si on ne considère que les chiffres. Cependant, la médiocrité reste à l'ordre du jour. L'ad-

ministration est plaquée sur des activités artisanales d'intérêt purement local, les jardins vivriers existent dans toutes les familles, y compris au cœur des quartiers, la butte ruthénoise demeure encore occupée en ordre lâche. On a le sentiment d'une ville incomplète. Les conditions de vie apparaissent proches de celles de l'espace rural profond : pas d'adduction d'eau, rues mal pavées, mauvaise hygiène se traduisant par des typhoïdes répétées et nombre d'autres épidémies périodiques.

Cette image d'une préfecture médiocre chagrine les premiers préfets, qui se considèrent en exil de Paris, mais dont certains s'attacheront pourtant à leur département, même s'il leur faut beaucoup d'énergie pour combattre la réticence des citoyens face aux lois ou les bandes de conscrits insoumis hantant les refuges des gorges impénétrables, faute de route. Ville attardée, Rodez l'est aussi aux yeux des élites parisiennes. Ainsi, dans *La France pittoresque*, édition de 1835, Abel Hugo dépeint une bourgade grossière : « La ville s'étend sur la crête et le penchant de la colline ; elle est petite et généralement mal bâtie ; les rues sont étroites, tortueuses et escarpées. Le pavé y est inégal, sillonné de profondes ornières, hérissé de cailloux pointus ».

Correspondance :

36, rue Henri Jandon, 12000 Rodez
r.beteille@wanadoo.fr

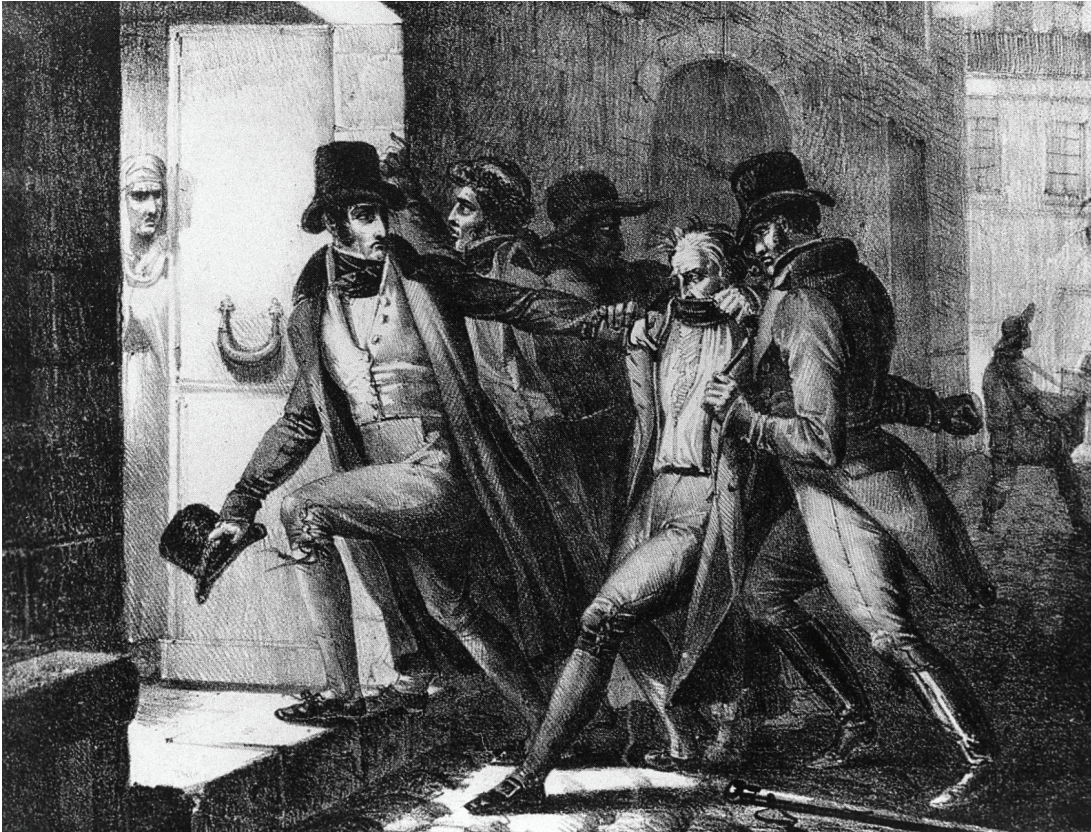


Fig. 1. Enlèvement de Fualdès (Coll. Société des lettres de l'Aveyron).

L'affaire Fualdès (Fig. 1 et 2) chargera Rodez d'une exécration pendant des décennies. L'égorgeant, à la manière dont on saignait les porcs, de ce magistrat connu, la découverte de son corps dans les eaux de l'Aveyron le 20 mars 1817, la mise en accusation de personnages importants, les délires de témoins plus ou moins honnêtes attirent les plumi-

tifs comme les journalistes célèbres. On publie de longues pages sur le meurtre et sur la ville, on vend des complaintes. Par surcroît, les condamnations à la peine capitale qui s'en suivent touchent sans doute des innocents. Les polémiques ne cesseront pas et renforceront les visions négatives de Rodez pour de longues années.



Fig. 2. Transport du corps dans l'Aveyron (Coll. Société des lettres de l'Aveyron).

LE CORPS DE M^rFUALDÈS TRANSPORTÉ DANS L'AVEYRON.
Le crime est consommé, et les eaux de l'Aveyron doivent en détruire les traces, mais, à providence ! le corps de la victime surnage et vient accuser les auteurs de ce crime horrible.
 Dessiné à la Direction. Gravé chez Bastard rue St Martin, N° 112.



Fig. 3. Rodez (seconde moitié du XIXe siècle)
(Coll. Société des lettres de l'Aveyron).

La lente conquête de la dignité

Pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle (Fig. 3) et jusqu'en 1914, la ville s'impose comme pôle central du département et devient attractive dans de nombreux domaines, ce qui lui assure une arrivée continue de population nouvelle : environ 5000 personnes, pour un effectif de 15500 habitants au recensement de 1911. Les effets de l'intégration administrative du département créent, lentement mais sûrement, un secteur tertiaire lié à l'encadrement matériel et culturel des Français et, en particulier des Aveyronnais. La préfecture voit son influence se confirmer à travers ses bureaux ruthénois et ses antennes des quatre sous-préfectures, apportant un contingent notable de fonctionnaires, auxquels il faut joindre le milieu judiciaire, les services de l'État : Banque de France, Ponts et chaussées, par exemple. La mise en place d'une garnison importante complète les corps régaliens installés à Rodez.

Face à la présence grandissante de l'État, s'affirme le pôle religieux, autour de l'évêché et de puissantes congrégations, alimentées par la multiplication des vocations parmi une jeunesse en plein essor démographique. Les années d'avant 1914 donnent une dimension exceptionnelle à l'emprise ecclésiastique sur la ville et le département. La stature remarquable de plusieurs évêques, dont le cardinal Bourret (1827-1896), se traduit par la multiplication des constructions (écoles, collèges, séminaires), l'érection de la grande église du Sacré-Cœur, et par une demande constante de produits : ingrédients divers des célébrations, mobilier religieux, vêtements sacerdotaux, cierges, qui deviennent une spécialité de la cité. Souvent en liaison avec l'Église, puisque les établissements privés sont nombreux, l'enseignement primaire et secondaire attire les élèves locaux, mais aussi très largement ceux du reste du département.

Les hospices et hôpitaux obéissent à une logique assez comparable de présence religieuse (congrégations soignantes et infirmières) aux côtés du secteur sanitaire officiel. À noter la réputation de l'asile d'aliénés, drainant des patients dans un espace régional. Dans cette période se précise la capacité médicale de Rodez, par son effectif de généralistes étoffé, mais surtout par l'installation de spécialistes, qui assurent bientôt un rayonnement particulier à la ville dans un départe-

ment sous-médicalisé où les soins empiriques demeurent habituels. Au total ces activités à base intellectuelle deviennent l'une des marques spécifiques de Rodez, rehaussant l'image brouillée du début du siècle. Ainsi est née une population d'élèves, de militaires, de malades de l'ordre de 3000 unités, « flottante » comme la désignent les recensements, mais exprimant la nouvelle attractivité de la cité-préfecture.

L'économie et les entreprises suivent aussi un gradient ascendant, en particulier grâce à l'arrivée du chemin de fer, à un certain développement routier et à la croissance démographique, assortie d'équipements plus modernes, comme l'adduction d'eau, le curetage des quartiers médiévaux, l'achèvement des boulevards circulaires et des places principales.

L'artisanat (tannerie, toiles) et le commerce local profitent à l'évidence de l'afflux de population, sans qu'une industrie nouvelle marque l'époque. On notera pourtant quelques originalités, telles la réputation des imprimeries, dont Carrère pour les livres et Forvielle pour les titres financiers : actions, obligations, rentes. La véritable innovation économique de ce temps est commerciale. Dans un contexte de progrès lent des campagnes et d'enrichissement graduel du département, Rodez se transforme en centre d'échanges, dont l'influence ne cessera de se renforcer d'une génération à l'autre.

Les quatre grandes foires annuelles et les marchés hebdomadaires voient les transactions gonfler, la gare de marchandises expédiant par exemple des centaines de wagons de bestiaux et de denrées agricoles. Le rayonnement des foires ruthénoises surprend par son ampleur. S'y rencontrent les bêtes de l'Aubrac et les acheteurs du Midi, les producteurs de mulets du Poitou et les maquignons locaux, voire espagnols, les pelletiers lyonnais ou parisiens et les piégeurs paysans amenant les peaux de sauvagine. À ces flux centripètes, un groupe d'habiles négociants adjoint la distribution d'une foule de produits à destination des campagnes et des petites cités ou des bourgs. Ainsi s'établit un authentique réseau de grossistes et de demi-grossistes ruthénois, desservant les boutiquiers et les artisans, notamment en matière de vêtements, de tissus et de linge de maison, mais aussi d'engrais, de machines, qu'adoptent progressivement les cultivateurs. À la fin du siècle, l'affaire Fualdès se perd dans les brumes de l'oubli. Habiter Rodez, en particulier quand on appartient à la solide bourgeoisie du négoce, confère une incontestable considération.

Entre les deux guerres : le temps de la maturité dans la tradition

L'entre-deux-guerres consacre Rodez, ville majeure du département, pour laquelle l'administration, l'enseignement, les services de santé, le commerce assurent une supériorité par rapport aux autres agglomérations aveyronnaises, plus industrielles, mais dont les manufactures stagnent. Forte de 18500 habitants en 1936, auxquels s'ajoutent toujours environ 3000 scolaires, militaires ou séjournants dans un hôpital, la préfecture de l'Aveyron profite d'un âge d'or du monde rural traditionnel jusqu'à la grande crise de 1930, qui frappera Rodez avec quelque retard, mais qui y laissera des traces durables. Le développement économique bénéficie d'un véritable désenclavement par l'amélioration de tous les moyens de transport, organisés en réseau convergent : achèvement de la desserte ferroviaire par la liaison avec Toulouse (viaduc du Viaur) dès 1902, création de lignes d'autobus en étoile, progrès rapides du camion et de la voiture individuelle.

Les lignes de force de l'activité s'affermissent, en symbiose avec les campagnes du département et notamment celles du Ségala et du causse Comtal, stimulées par le progrès agricole de cette époque. L'agriculture anime également la ville par ses organisations professionnelles (coopérative du Plateau central, mutuelles) par un début d'industrie agro-alimentaire, par les foires et par les achats en hausse de la paysannerie. L'habillement, la quincaillerie, les outils et les machines, par exemple, enrichissent une corporation commerçante en plein essor. Si les usines restent rares et modestes à Rodez, l'appareil commercial ne cesse de se renforcer. Ainsi s'établissent de nombreux magasins de détail et les commerces à succursales. Mais le rayonnement des négociants en gros et demi-gros dépasse maintenant les frontières départementales, grâce à leurs « voyageurs », caractéristiques de cette époque, utilisant de plus en plus l'automobile pour visiter leurs clients.

Cependant, ce système économique perfectionné se verra durement ébranlé par la crise de l'année 1934, année noire s'il en fut, marquée par une série de faillites, dont celle de la banque familiale Villa, entraînant plusieurs grandes familles dans sa chute.

Parallèlement à son rôle de capitale économique, Rodez prend aussi une place majeure dans la diversification des services à la population qui accompagne l'élévation régulière du niveau de vie du pays. L'administration se renforce en relation avec l'intervention croissante de l'État, mais aussi avec l'encadrement de toutes les activités, banque, mutuelles, offices agricoles après 1936. Se multiplient également les professions libérales liées aux affaires : avocats, huissiers, experts et agents de toute nature. Les enseignements public et privé prospèrent parallèlement, même s'ils se livrent une sévère concurrence. Mais Rodez est devenue une ville d'enseignement secondaire apprécié : lycées publics, collèges confessionnels, écoles normales, séminaires.

Enfin, la fonction soignante se densifie : hôpital général et psychiatrique (il accueille deux malades célèbres : l'écrivain Antonin Artaud et Mangin, « l'Amnésique de l'Aveyron », soldat de la Grande Guerre), cliniques privées, laboratoires d'analyses n'existant pas ailleurs, corps de spécialistes de plus en plus réputés. En matière dentaire, Rodez offre les services de quelques dentistes, quand les campagnes en sont dépourvues ou souffrent des méfaits de charlatans.

Le temps de la modernité

Après 1950, Rodez amorce à nouveau une courbe ascendante qui conduira à la constitution d'une agglomération de 55000 habitants, structurée dès 1964 par la création administrative

du Grand Rodez. S'ouvre alors une mutation sans précédent. Se dessine une révolution industrielle inattendue, par trois dynamiques :

- Arrivée de Robert Bosch S.A., entreprise allemande de l'automobile, qui crée une usine de plus de 1000 salariés, laquelle constituera désormais un secteur essentiel de l'emploi routhénois.
- Expansion nouvelle de l'agro-alimentaire moderne coopératif et privé, notamment pour le lait et la viande, productions dominantes de l'Aveyron.
- Développement de PME à partir de l'artisanat : meuble, luminaire, construction, plats cuisinés, serrurerie.

En matière commerciale, Rodez s'adapte à la crise du petit commerce, certaines familles d'anciens négociants s'installant dans la nouvelle distribution. Ces initiatives locales seront relayées par l'intrusion des grands groupes nationaux, pour aboutir à une densité de grandes surfaces assez surprenante dans une ville de cette taille. Globalement le secteur tertiaire assure aujourd'hui 78 % des emplois, toutes les activités : banque, administration, assurances, protection sociale ne cessant de se nourrir de l'évolution de la société départementale. Doivent être soulignées l'édification d'un nouvel hôpital de grande capacité et l'émergence d'un pôle diversifié d'enseignement post-baccalauréat.

Côté urbanisation, la mutation n'a pas été moins importante, avec une première rénovation du centre ville dans les années 1970, puis la création *ex nihilo* d'un nouveau quartier, à Bourran, grâce au franchissement de la vallée de l'Auterne par un viaduc routier. Enfin, last but not least, la réussite de cette remarquable modernisation d'une préfecture assoupie à la sortie de la guerre, intervient l'aéroport. Rodez a su stabiliser une desserte aérienne, outil majeur pour les affaires et le tourisme.

Le temps des paris

Dans la dernière décennie ont été ouverts volontairement par les responsables ou ont été imposés par les mutations contemporaines de réels paris sur l'avenir. Au titre des premiers, on évoquera la décision de créer un musée Soulages, du nom de l'artiste de réputation mondiale aux yeux des amateurs de peinture contemporaine, né à Rodez. Cette opération est concomitante avec la nécessaire réutilisation des surfaces de l'ancien hôpital et de la prison vétuste, au cœur de la ville. On se trouve donc face à des choix cruciaux en termes de dépense publique, mais aussi d'affectation des espaces disponibles. Pour le musée, lui-même, se pose la question du coût de son fonctionnement. Sa fréquentation deviendra-t-elle assez forte pour procurer des recettes significatives ou l'établissement sera-t-il maintenu à bout de bras par les subventions des collectivités locales ?

Par ailleurs le volet économique des interrogations sur les années à venir s'ouvre sur deux constatations qui peuvent focaliser des risques. D'une part l'émergence d'entreprises industrielles nouvelles est fortement ralentie et place donc davantage Rodez sous le couperet d'une décision négative du groupe Robert Bosch concernant son usine locale. D'autre part, plusieurs affaires, touchées par une succession familiale, sont passées dans le giron de sociétés extérieures, ce qui affaiblit la maîtrise de la ville sur leur futur. Ainsi l'agro-alimentaire routhénois, coopératif ou non, est désormais entièrement tributaire de ses actionnaires forains.

En conclusion, Rodez offre désormais l'image d'une ville moyenne active, totalement intégrée au pays, bien loin de la bourgade isolée de l'époque où on la décriait de complaintes. De l'affaire Fualdès au musée Soulages, le changement d'image est saisissant !